

« Pour tout changer, un appel anarchiste »



**Collectif CrimethInc., réédition
d'un manifeste publié en 2015**

***Traduit de l'anglais par Résistance71 à
l'occasion du cent-cinquantième de la
Commune de Paris et publié le 19 Mars 2021***

Mise en page de JBL1960

Pour tout changer, un appel anarchiste

Collectif CrimethInc

Réédition du pamphlet de 2015

Mars 2021

Source : **<https://crimethinc.com/tce>**

~ Traduit de l'anglais par Résistance 71 ~

Si vous pouviez changer quoi que ce soit, que changeriez-vous ? Iriez-vous en vacances pour le reste de votre vie ? Arrêteriez-vous les hydrocarbures pour changer le climat ? Demanderiez-vous des banques et des politiciens moraux ? Il ne peut sans aucun doute être plus irréaliste que de conserver les choses telles qu'elles sont et en attendre des résultats différents. Nos luttes financières et émotionnelles privées sont le miroir du désastre global. Nous pourrions passer le restant de nos jours à essayer d'éteindre ces incendies un par un, mais ils ont pour origine la même source. Aucune solution partielle ne marchera ; nous devons tout repenser d'après une logique totalement différente.

Commençons avec l'auto-détermination



Le fantôme de la liberté hante toujours un monde fait à son image. On nous a promis une complète auto-détermination : toutes les institutions de notre société sont supposées nous la fournir. Si vous aviez complète auto-détermination, que feriez-vous maintenant ? Pensez à l'énorme potentiel de votre vie : les relations que vous pourriez avoir, les choses dont vous pourriez faire l'expérience, toutes les façons avec lesquelles vous pourriez donner un sens à votre existence. À votre naissance, il semblait qu'il n'y ait pas de limite à ce que vous pourriez devenir. Vous représentiez la pure possibilité.

De manière générale, nous n'arrêtons pas d'imaginer tout ça. Seulement dans les moments les plus magnifiques, lorsque nous tombons amoureux(ses) ou que nous réussissons quelque chose de difficile ou que nous visitons une terre lointaine, capturons-nous alors un court instant de ce que nos vies pourraient être.

Qu'est-ce qui limite la réalisation de votre potentiel ? Quelle influence avez-vous sur ce qui vous entoure ou sur le comment vous passez votre temps ? Les bureaucraties qui vous félicitent en fonction du comment vous suivez les instructions, l'économie qui vous récompense en fonction du profit que vous générez, les recruteurs militaires qui insistent pour dire que "la meilleure façon d'être tout ce que vous pouvez être" est de vous soumettre à leur autorité ; est-ce que tout ceci vous autorise à remplir votre vie selon vos propres critères ?

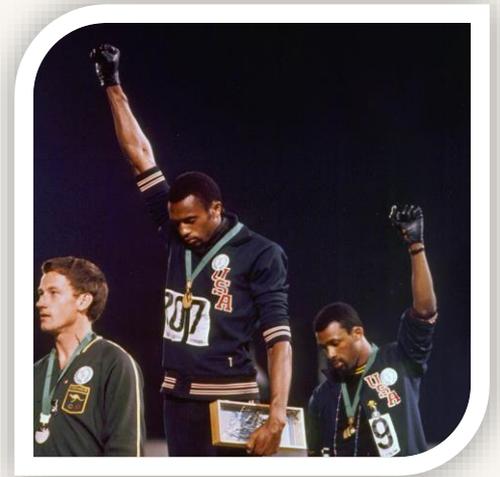
Le secret de polichinelle réside en ce que nous avons l'auto-détermination complète : pas parce qu'elle nous est donnée, mais parce que pas même la pire des dictatures totalitaires ne pourrait nous l'enlever. Pourtant, dès que nous commençons à penser et agir par et pour nous-mêmes, nous entrons en conflit avec ces mêmes institutions qui sont supposées sécuriser notre liberté.

Commençons en nous répondant à nous-mêmes

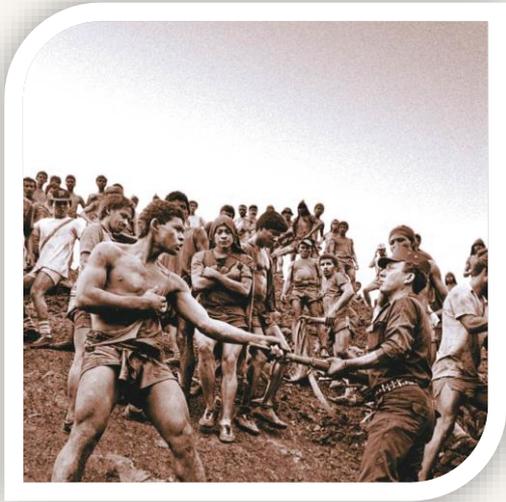
Les gérants et collecteurs d'impôts de tout poil aiment parler de la responsabilité personnelle. Mais si nous étions complètement responsables de nos actions, suivrions-nous leurs instructions en première instance ?

Bien plus de mal et de misère ont été occasionnés au cours de l'histoire par l'obéissance que par la malveillance. Les arsenaux de toutes les forces armées du monde sont la manifestation physique de notre volonté de déléguer aux autres. Si vous voulez avoir la certitude que vous ne contribuerez jamais à la guerre, au génocide ou à l'oppression, le premier pas est d'arrêter d'obéir aux ordres. Ceci vaut également pour nos valeurs. D'innombrables dirigeants et de manuels d'instruction institutionnels demandent votre soumission inconditionnelle. Mais même si vous voulez déléguer votre responsabilité à un dieu, un dogme, comment allez-vous décider duquel ? Content ou pas, vous êtes celui qui devrez faire le choix. De manière générale, les gens font ce choix en fonction de ce qui leur est le plus familier et le plus facile.

Nous ne pouvons pas échapper à la responsabilité concernant nos croyances et décisions. Ne répondant qu'à nous-mêmes plutôt qu'à des commandants ou des ordres, nous aurons peut-être encore des relations de conflit entre nous, mais au moins nous les aurons selon nos propres termes et non pas en sautant inutilement dans le train de la tragédie servant les agendas d'autres personnes.



Commençons par rechercher le pouvoir, pas l'autorité



Les travailleurs qui travaillent ont du pouvoir, les patrons qui leur disent ce qu'il faut faire ont l'autorité. Les locataires qui entretiennent un bâtiment ont un pouvoir, le propriétaire dont le nom est sur le titre de propriété à l'autorité. Une rivière a du pouvoir, un permis de construction de barrage donne une autorité.

Il n'y a rien d'opresseur, per se, émanant du pouvoir. Bien des pouvoirs peuvent-être libérateurs : le pouvoir de vous occuper de ceux que vous aimez, de vous défendre et de résoudre une dispute, de pratiquer l'acupuncture, de barrer un voilier ou de vous balancer sur un trapèze. Il y a des façons de développer vos capacités qui vont aussi augmenter la liberté des autres. Chaque personne qui agit pour réaliser son plein potentiel fait aussi un cadeau à tous.

L'autorité sur les autres d'un autre côté, usurpe leur pouvoir. Et ce que vous leur prenez, d'autres vous le prendront. L'autorité est toujours dérivée d'en haut :

Le **soldat** obéit au **général**, qui répond au président, qui dérive son autorité de la **constitution**.

Le **prêtre** répond à **l'évêque**, qui répond au **pape**, le pape aux **écritures saintes**, qui dérive son autorité de **dieu**.

L'**employé** répond au **propriétaire**, qui sert le **client** et dont l'autorité est dérivée du **dollar, du fric**.

Le **policier** exécute l'ordre d'un mandat signé par un **magistrat** qui dérive son autorité de la **loi**.

Masculinité, blancheur, propriété... Au sommet de ces pyramides on n'y trouve même pas de despotes, mais

simplement des constructions sociales : des fantômes hypnotisant l'humanité entière.

Dans cette société, pouvoir et autorité sont si inter-reliés qu'on peut à peine les distinguer : nous ne pouvons obtenir le pouvoir qu'en retour de l'obéissance et pourtant, sans liberté, le pouvoir n'a absolument aucune valeur.

Commençons avec des relations fondées sur la confiance

En contraste avec l'autorité, la confiance centre le pouvoir entre les mains de ceux qui l'inspirent et pas de ceux qui la reçoivent. Une personne qui a gagné la confiance n'a nul besoin d'autorité. Si quelqu'un ne mérite pas la confiance, cette personne ne devrait certainement pas être investie d'une quelconque autorité ! Et pourtant, en qui fait-on le moins confiance que les politiciens, patrons ou autres PDG ?

Sans imposer des déséquilibres de pouvoir, les gens ont tout intérêt de résoudre les conflits au gré de leur satisfaction mutuelle, afin de gagner la confiance l'un l'autre. La hiérarchie retire cet avantage, permettant à ceux qui possèdent l'autorité de supprimer les conflits.

À son meilleur effet, l'amitié est un lien entre égaux qui se soutiennent et se défient les uns les autres tout en respectant l'autonomie de chacun. Ceci est en fait un très bon standard par lequel évaluer *toutes* nos relations. Sans les restrictions et pressions s'exerçant sur nous aujourd'hui, citoyenneté et illégalité, propriété et dette, chaînes de commandement entrepreneuriales et militaires, nous pourrions reconstruire nos relations sur la base de l'association libre et de l'entraide.



Commençons par réconcilier l'individu avec le tout

A young child with light brown hair, wearing a grey quilted jacket, stands in a forest. The child is looking up and touching the rough bark of a large tree trunk with their right hand. The background shows other trees and green foliage, suggesting a lush forest environment.

“Vos droits s’arrêtent là où ceux des autres commencent”. D’après cette logique, plus il y a de monde et moins il y a de liberté. Mais la liberté n’est pas une petite bulle de droits personnels. On ne peut pas nous distinguer les uns des autres si facilement. Bailler et rire sont contagieux ; ainsi le sont le désespoir et l’enthousiasme. Je suis composé des clichés que j’énumère, des chansons que j’aie en tête, des humeurs contractées de mes compagnons du moment.

Quand je conduis, je pollue l’atmosphère que vous respirez ; quand vous utilisez des médicaments, ils filtrent dans l’eau potable de tout le monde. Le système que les autres acceptent est celui sous lequel vous devez vivre, mais lorsque les autres le mettent au défi, alors vous obtenez également une chance de renégocier votre réalité. Votre liberté commence là où commence la mienne et elle se termine là où se termine la mienne.

Nous ne sommes pas des individus discrets. Nos corps sont composés de milliers d’espèces différentes qui vivent en symbiose : au lieu de forteresses hermétiquement fermées, il y a des processus incessants par lesquels molécules nutritives et microbes passent et circulent sans interruption. Nous vivons en symbiose avec des milliers d’espèces supplémentaires, les champs de blé inspirant ce que nous expirons. Une meute de loup en mouvement ou une soirée passée à murmurer avec les grenouilles est aussi unique et individuel que n’importe lequel de nos corps. Nous n’(inter)agissons pas dans un vide autopropulsés par la raison ; les marées du cosmos montent et descendent en nous, à travers nous.

Le langage sert à communiquer seulement parce que c’est ce que nous avons en commun. Il en va de même pour les idées et les désirs : nous pouvons les communiquer parce qu’ils sont

plus grands que nous. Chacun d'entre nous est composé d'un chaos de forces contraires, qui toutes s'étendent bien au-delà de nous dans le temps et l'espace. En choisissant laquelle de ces choses nous cultivons et développons, nous déterminons ce que nous transmettrons à chaque personne que nous rencontrons.

La liberté n'est ni une possession ni une propriété ; c'est une relation. Ce n'est pas être protégé du monde extérieur, mais d'y interférer d'une manière qui optimise les possibilités. Ceci ne veut pas dire que nous devons rechercher le consensus pour le simple consensus. À la fois le conflit et le consensus peuvent s'étendre et nous anoblir, aussi loin qu'aucun pouvoir centralisé ne puisse établir un accord ou transformer le conflit en une compétition où le vainqueur prend tout. Plutôt que de fragmenter le monde en de petits fiefs d'influence, prenons l'avantage maximum de notre interconnexion.

Commençons avec la libération du désir

En grandissant dans cette société, même nos passions ne nous appartiennent plus ; elles sont cultivées par la publicité et autres formes de propagande afin de nous maintenir sur le tapis roulant du marché. Grâce à l'endoctrinement, les gens peuvent être quelque peu satisfaits d'eux-mêmes en faisant des choses qui sont vouées à les rendre misérables sur le long terme. Nous sommes enfermés dans notre souffrance et nos petits plaisirs en sont le ciment.

Pour être vraiment libres, nous devons pouvoir influencer sur les processus qui produisent nos désirs. La libération ne veut pas juste dire satisfaire les désirs que nous avons aujourd'hui, mais d'étendre notre compréhension de ce qui est possible, ainsi nos désirs peuvent glisser le long des réalités qu'ils nous poussent à créer. Cela veut dire nous



détourner du plaisir que nous prenons à contraindre, dominer et posséder, à rechercher des plaisirs qui vont nous libérer de la machine à obéissance et à concurrence. Si vous avez déjà vaincu une addiction, alors vous avez déjà le goût en bouche de ce que veut dire transformer ses désirs.

Commençons avec la révolte



Les bigots zélotes typiquement blâment un groupe spécifique pour un problème systémique : les juifs pour le capitalisme de profit, les immigrants pour la récession économique, de la même manière les gens blâment les politiciens pour la corruption en politique. Mais le véritable problème est l'ensemble des systèmes eux-mêmes. Peu importe qui tient les rênes, ils produisent les mêmes déséquilibres de pouvoir et indignités mesquines. Le problème n'est pas que ces systèmes sont cassés, mais qu'ils fonctionnent en première instance.

Nos ennemis ne sont pas des êtres humains, mais des institutions et des routines qui nous aliènent les uns des autres et de nous-mêmes. Il y a plus de conflits en notre sein qu'entre nous. Les mêmes lignes de fractures existantes dans notre civilisation passent par nos amitiés et nos cœurs ; ce n'est pas un clash entre des personnes, mais entre différentes sortes de relations, différentes façons de vivre. Lorsque nous refusons nos rôles dans l'ordre prévalent, nous ouvrons ces failles, invitant les autres à faire de même.

La meilleure des choses serait d'éliminer totalement la domination et non pas de gérer ses détails plus "justement", non pas de changer les positions de ceux qui infligent et ceux qui endurent, non pas de stabiliser le système en le réformant.

La problématique de la contestation n'est pas d'appeler pour des règles ou des dirigeants plus légitimes, mais de démontrer que nous pouvons agir par nous-mêmes, en encourageant les autres à faire de même et en décourageant toute autorité d'intervenir et d'interférer. Ce n'est pas une question de guerre, conflit binaire entre ennemis militarisés, mais plutôt une question de *désobéissance contagieuse*.

Il n'est pas suffisant d'éduquer et de discuter, d'attendre que les cœurs et les esprits des autres changent. Jusqu'à ce que des idées soient exprimées par l'action, de donner aux gens des choix concrets, la conversation demeure abstraite. La plupart des gens tendent à rester à l'écart des discussions et des débats théoriques, mais lorsque quelque chose se passe, quand les enjeux sont importants et qu'ils peuvent percevoir des différences sensées entre les côtés opposés, alors ils feront un choix. Nous n'avons pas besoin d'une unanimité, ni d'une compréhension de la totalité du monde, ni d'une carte vers une direction précise, non, ce dont nous avons besoin est de seulement trouver le courage de nous embarquer sur un autre chemin.

Le problème est le contrôle

Quels sont les signes vous indiquant que vous êtes dans une relation abusive ? Celui ou celle qui abuse peut essayer de contrôler votre attitude ou dicter vos pensées, bloquer ou réguler votre accès aux ressources ; utiliser les menaces ou la violence contre vous ; ou vous maintenir dans une position de dépendance et sous constante surveillance.

Ceci décrit l'attitude d'abuseurs individuels, mais cela vaut aussi pour des institutions telles que l'IRS (NdT : le fisc américain), la NSA (NdT : la National Security Agency américaine) et la plupart des autres institutions gouvernant



notre société. Pratiquement toutes sont fondées sur l'idée que les êtres humains doivent être contrôlés, gérés et administrés.

Plus grands sont les déséquilibres qui nous sont imposés, et au plus de contrôle cela demande pour les préserver. À un bout du continuum du pouvoir, le contrôle s'exerce brutalement sur une base individuelle : frappe de drones, raids de brigades spéciales de la police, mise en isolement, profil racial. À l'autre bout, il est omniprésent et invisible, intégré dans l'infrastructure de la société : les équations qui déterminent les niveaux de crédit et les premiums, tarifs de police d'assurance, les façons dont les données statistiques sont collectées et transformées en planification urbaine, l'architecture des sites internet de rencontre et les réseaux sociaux. La NSA espionne ce que nous faisons en ligne, mais elle n'a pas tant d'ampleur dans le contrôle de notre réalité que les algorithmes qui déterminent ce que nous voyons lorsque nous nous connectons sur la toile.

Lorsque les possibilités infinies de la vie ont été réduites à juste quelques options codées de 1 et de 0, alors il y a et aura moins de friction entre le système que nous habitons et les vies que nous pouvons imaginer, non pas parce que nous serions parvenus à la liberté totale, mais parce que nous aurons perfectionné son opposé. La liberté ne veut pas dire choix entre différentes options, mais formuler les questions.

Le problème est la hiérarchie



Il y a beaucoup de mécanismes différents pour imposer l'inégalité. Certains dépendent d'un appareil centralisé, comme le système légal et ses tribunaux. D'autres peuvent fonctionner de manière plus informelle, comme les réseaux des "anciens" et les rôles de genre.

Certains de ces mécanismes ont été complètement discrédités. Quelques-uns continuent de croire dans le droit divin des rois, bien que pendant bien des

siècles aucune autre base de gouvernance de la société ne pouvait être imaginée ni même être pensable. D'autres sont toujours si puissamment ancrés que nous ne pouvons pas imaginer la vie sans eux. Qui peut se figurer un monde sans droits de propriété ? Pourtant, tout cela n'est que construction sociale : ils sont réels dans la pratique mais en rien inévitables ou inéluctables. L'existence de propriétaires, de PDG n'est pas plus naturelle, nécessaire ou bénéfique que l'existence d'empereurs.

Tous ces mécanismes développés ensemble se renforcent les uns les autres. L'histoire du racisme par exemple est inextricable de l'histoire du capitalisme : aucun n'est concevable sans la colonisation, l'esclavage ou les lignes de couleurs qui divisèrent les travailleurs et qui déterminent toujours qui remplit essentiellement les prisons et les bidonvilles. De la même manière, sans l'infrastructure de l'État et autres hiérarchies de notre société, la bigoterie individuelle n'aurait jamais pu forcer et mettre en place la suprématie blanche. Qu'un président noir puisse présider sur ces structures ne fait que les stabiliser : l'exception qui confirme la règle.

Pour le dire autrement : aussi longtemps qu'il y aura une police, qui croyez-vous qu'elle va harceler ? Aussi longtemps qu'il y aura des prisons, qui croyez-vous va les remplir ? Aussi longtemps qu'il y aura de la pauvreté, qui croyez-vous sera pauvre ? Il est bien naïf de croire qu'on puisse parvenir à l'égalité dans une société fondée sur la hiérarchie. Vous pouvez mélanger les cartes comme vous voulez, c'est toujours le même jeu de carte.

Le problème est les frontières

Si une armée étrangère envahissait cette terre, coupait les arbres, empoisonnait les rivières et forçaient les enfants à grandir en lui jurant allégeance, qui ne prendrait pas les armes contre elle ? Mais quand le gouvernement local fait la même chose, les patriotes capitulent leur obéissance, leurs revenus imposables et leurs enfants.

Les frontières ne nous protègent en rien, elles nous divisent artificiellement, créant des frictions inutiles avec les exclus tout en obscurcissant les véritables différences [de classe] parmi ceux qui sont inclus. Même le plus démocratique des gouvernements est fondé sur la division entre les participants et les exclus, légitimes et illégitimes. Dans l'Athènes antique, célèbre berceau de la démocratie, seule une petite fraction des hommes était incluse dans le processus politique ; les pères fondateurs de la démocratie moderne étaient propriétaires d'esclaves. La citoyenneté impose toujours une barrière entre les inclus et les exclus aux États-Unis, refusant à des millions de personnes résidentes non documentées, toute influence sur leurs propres vies.

L'idée libérale est d'étendre les lignes de l'inclusion jusqu'à ce que le monde entier soit intégré dans un vaste projet démocratique. Mais l'inégalité est encodée dans la structure elle-même. À tout niveau de cette société, un millier de toutes petites frontières nous divisent entre les puissants et les sans-pouvoirs : les points de contrôle de sécurité, les évaluations de crédit, les bases de données de mots de passe, les tranches de prix. Nous avons besoin de formes d'appartenance qui ne sont pas impliquées dans l'exclusion, qui ne centralisent pas le pouvoir et la légitimité, qui ne mettent pas l'empathie en quarantaine dans des communautés sous enclos.



Le problème est la représentation



Vous ne pouvez avoir du pouvoir qu'en l'exerçant ; vous ne pouvez apprendre de vos intérêts qu'en agissant sur eux. Lorsque chaque effort d'influer sur le monde doit être canalisé au travers de la médiation de représentants ou traduit dans le protocole institutionnel, alors nous nous aliénons les uns les autres et de notre propre potentiel. Chaque aspect de notre action réapparaît comme quelque chose de méconnaissable et nous étant hostile. Les politiciens qui nous déçoivent toujours ne font que nous montrer combien de pouvoir nous avons abandonné sur nos vies ; la violence de la police n'est que la sombre conséquence de

notre désir d'éviter toute responsabilité personnelle de ce qui se passe dans nos voisinages.

Dans l'ère numérique, lorsque chaque personne doit continuellement agir comme son / sa propre secrétaire pour gérer son image publique, nos réputations sont devenues des choses externes, des vampires nous vampirisant. Si nous n'étions pas isolés les uns des autres, trop occupés à nous vendre sur tant de marchés professionnels et sociaux, investirions-nous tant de temps et d'énergie dans ces profils, veaux d'or construits à notre propre image ?

Nous sommes irréductibles. Ni des délégations ni des abstractions ne peuvent nous représenter et nous défendre. En réduisant les êtres humains à des données démographiques et l'expérience brute en des données, nous perdons de vue tout ce qui est précieux et unique en ce monde. Nous avons besoin de présence, d'immédiateté, de contact direct les uns avec les autres, d'un contrôle direct et personnel de nos vies, choses que ni un représentant ou une représentation quelconque ne peuvent nous donner.

Le problème est les leaders

Le leadership est un désordre, un dysfonctionnement social dans lequel la majorité des participants d'un groupe ne prennent pas d'initiative ni ne pensent de manière critique à leurs actions. Aussi longtemps que nous comprenons l'implication comme une propriété d'individus spécifiques plutôt qu'une relation entre les gens, nous serons toujours dépendants de "leaders" et aussi à leur merci. Les leaders vraiment exemplaires sont aussi dangereux que les corrompus notoires dans la mesure où leurs qualités louables ne font que renforcer leur statut et la déférence des autres, ce sans même mentionner la légitimité du leadership en soi.



Quand la police se pointe à une manif, sa première question est toujours invariablement "*Qui est en charge ? Qui est responsable ?*", non pas parce qu'un leader est essentiel à une action collective, mais parce que cela représente une vulnérabilité. Les conquistadores posèrent la même question lorsqu'ils arrivèrent au soi-disant "nouveau monde" ; là où il y avait une réponse, cela leur économisait des siècles de galère à subjuguier les populations. Aussi loin qu'il y a un leader, il peut être suppléé, remplacé ou pris en otage. Au mieux, en fonction du leader, c'est un talon d'Achille ; au pire, cela reproduit les intérêts des autorités et la structure du pouvoir au sein de ceux qui les instrumentalisent en les antagonisant. C'est bien mieux si chacun a son propre agenda et un sens de sa propre influence.

Le problème est le gouvernement



Les gouvernements promettent des droits mais ne peuvent que supprimer les libertés. L'idée de droits implique un pouvoir central pour les attribuer et les garder. Pourtant tout ce que l'État a le pouvoir de donner et de garantir, il a aussi assez de pouvoir pour le reprendre ou le supprimer. Donner le pouvoir à un gouvernement pour résoudre un problème ouvre la porte à ce que celui-ci crée d'autres problèmes. Les gouvernements ne génèrent pas le pouvoir de l'air du temps, c'est notre pouvoir qu'ils exercent, chose que nous pourrions employer avec une bien plus grande efficacité sans avoir recours à la machine de la représentation Rube Goldberg.

La démocratie la plus libérale partage le même principe avec la plus despotique des autocraties : la centralisation du pouvoir et de la légitimité au sein d'une structure

ayant l'intention de monopoliser l'usage de la force. Que les bureaucrates qui opèrent et actionnent cette structure prennent leurs ordres d'un roi, d'un président ou d'un électorat n'a que peu d'importance. Les lois, la bureaucratie et la police sont plus vieilles que la démocratie ; elles fonctionnent de la même manière dans une démocratie que dans une dictature. La seule différence est que, comme nous pouvons voter pour qui va les administrer, nous sommes supposés les regarder comme nous appartenant, quand bien même elles sont utilisées contre nous.

Les dictatures sont instables par construction : vous pouvez massacrer, emprisonner et laver les cerveaux de générations et leurs enfants vont inventer une nouvelle lutte pour faire réémerger la liberté. Mais promettez à chaque personne une chance d'imposer la volonté de la majorité sur ses compagnons et vous pouvez les rassembler derrière un système qui les monte les uns contre les autres. Plus les gens pensent qu'ils ont une influence sur les institutions coercitives du système étatique en place et ces institutions peuvent devenir de plus en plus populaires. Peut-être que ceci explique pourquoi l'expansion globale de la démocratie coïncide avec les incroyables inégalités dans la distribution des ressources et du pouvoir : aucun autre système de gouvernement pourrait stabiliser une situation aussi précaire.

Quand le pouvoir est centralisé, les gens doivent obtenir une domination sur les autres pour gagner une influence sur leurs propres destinées. Les luttes pour l'autonomie sont canalisées dans des compétitions pour le pouvoir politique : regardez les guerres civiles dans les nations post-coloniales entre des gens qui auparavant coexistaient de manière pacifique. Ceux qui détiennent le pouvoir ne peuvent le garder qu'en s'engageant dans une guerre perpétuelle contre leurs propres populations ainsi que les peuples étrangers : ainsi la garde nationale américaine est rapatriée d'Irak pour être déployée à Oakland.

Dès qu'il y a des hiérarchies, cela favorise toujours ceux qui sont en haut de la pyramide du pouvoir centralisé. Inclure toujours plus de garde-fous dans le système veut simplement dire que nous devons nous fier à des choses dont on doit être protégé... afin de soi-disant nous protéger. La seule façon d'avoir une réelle influence sur les autorités sans être absorbé, vampirisé dans leur jeu est de développer des réseaux horizontaux pouvant agir de manière tout à fait autonomes.

Et quand nous aurons assez de pouvoir pour forcer les autorités à nous prendre sérieusement, alors nous serons suffisamment capables de résoudre nos problèmes sans elles.

Il n'y a pas d'autre chemin vers la liberté que celui de la liberté. Plutôt qu'un goulot d'étranglement pour toutes nos actions, nous avons besoin d'un espace pour de multiples narratifs. À la place de la coercition inhérente au gouvernement, nous avons besoin de structures de prises de décision qui fassent la promotion de l'autonomie et des pratiques d'auto-défenses qui puissent tenir en respect tout apprenti dirigeant.

Le problème est le profit

L'argent est le mécanisme idéal pour mettre en place l'inégalité. Il est abstrait : il semble être capable de tout représenter. Il est universel : des gens qui n'ont absolument rien d'autre en commun l'acceptent comme un fait de la vie. Il est impersonnel : à l'encontre des privilèges héréditaires, il peut être instantanément être transféré d'une personne à une autre. Il est fluide : plus c'est facile de changer de position dans la hiérarchie, plus la hiérarchie est stable. Bon nombre de gens qui se révolteraient contre un dictateur acceptent de facto l'autorité du marché.



Quand toute la valeur est concentrée en un seul instrument, même les moments les plus irrécupérables de nos vies sont vidés de sens, devenant des tokens d'un calculus abstrait du pouvoir. Tout ce qui ne peut pas être financièrement quantifié tombe en désuétude. La vie devient une course poursuite pour les gains financiers : chacun contre tout le monde, vendre ou être vendu.

Faire du profit : cela veut dire gagner plus de contrôle sur les ressources de la société en relation avec le reste des gens. Nous

ne pouvons pas tous faire du profit en même temps, d'autres doivent perdre de l'influence, toute proportion gardée. Quand les investisseurs font du profit sur le travail des employés, cela veut dire que plus les employés travaillent, plus large devient le fossé financier entre eux.

Un système piloté par le profit produit de la pauvreté au même rythme qu'il concentre la richesse. La pression de la concurrence génère des innovations plus rapidement que n'importe quel système antérieur, mais aussi elle produit des disparités qui ne cessent de croître : là où les cavaliers dominèrent un jour les piétons, des bombardiers furtifs maintenant volent au-dessus des automobilistes et des gens sans abri. Et parce que tout le monde fait la course poursuite au profit plutôt que de faire les choses juste pour elles-mêmes. Les résultats de tout ce travail peuvent être désastreux. Le changement climatique est juste le dernier événement d'une série que même les capitalistes les plus puissants n'ont pu empêcher. En fait, le capitalisme ne récompense pas les entrepreneurs pour solutionner les crises, mais pour passer à la caisse sur leur dos.

Le problème est la propriété



Le capitalisme est fondé sur les droits de propriété, une autre construction sociale que nous avons héritée des rois et des aristocrates. La propriété change de mains beaucoup plus rapidement aujourd'hui, mais le concept demeure : l'idée de propriété légitime, l'utilisation de la violence pour garantir les déséquilibres artificiels d'accès à la terre et aux ressources.

Certaines personnes pensent que la propriété pourrait exister sans l'État, mais les droits de propriété n'a aucun sens sans une autorité centralisée pour les imposer et les protéger et tant qu'existe une

entité, autorité centralisée, rien ne vous appartient vraiment non plus. L'argent que vous gagnez est estampillé par l'État, soumis à l'impôt et à l'inflation. Le titre de votre voiture est détenue par le DMV (NdT : aux États-Unis the Department of Motor Vehicles) [en France: la carte grise de la préfecture]. Votre maison ne vous appartient pas, mais elle appartient à la banque qui vous a prêté l'argent, même si vous la possédez de droit, l'«*eminent domain*» prévaut tout titre de propriété.

Qu'est-ce que cela prendrait pour protéger les choses qui nous sont importantes ? Les gouvernements n'existent que par ce qu'ils nous prennent et ils vont toujours nous prendre plus que ce qu'ils nous donnent. Les marchés ne nous récompensent que de la tonte de ceux que nous dominons et ceux qui nous tondent. Notre seule véritable assurance consiste en nos liens sociaux : si nous voulons nous assurer de notre sécurité, nous avons besoin de réseaux d'entraide qui peuvent se défendre par eux-mêmes.

Sans l'argent ou les droits de propriété, nos relations aux choses seraient déterminées par nos relations aux autres.

Aujourd'hui, c'est juste le contraire : nos relations aux autres sont déterminées par nos relations aux choses. Sortir de la propriété ne voudrait pas dire que vous perdriez vos possessions ; cela voudrait dire qu'aucun *sheriff* ou *crash boursier* ne pourrait prendre les choses dont vous dépendez pour vivre. Au lieu de répondre à une bureaucratie, nous commencerions avec les besoins humains ; au lieu de profiter les uns des autres, nous poursuivrions les avantages de l'interdépendance.

La pire des angoisses pour un escroc est une société sans propriété, car sans elle, il n'aurait que le respect qu'il mérite. Sans argent et rapport à l'argent, les gens sont valorisés par rapport à ce qu'ils contribuent à la vie des autres et non pas pour ce qu'ils peuvent corrompre les autres à faire. Sans profit, chaque effort doit être sa propre récompense, il n'y a donc aucune récompense pour toute activité inutile ou destructrice. Les choses qui comptent le plus dans la vie comme la passion,

la camaraderie, la générosité, existent en abondance. Par contre, cela prend des légions de forces de police et de surveillants de propriété pour imposer ce régime de rareté qui nous enferme dans cette course futile de rats.

Le dernier crime

Chaque ordre est fondé sur un crime contre l'ordre précédent, le crime qui l'a dissout. Ensuite, l'ordre nouveau en vient à être perçu comme légitime alors que les gens le prennent pour acquis. Le crime fondateur des États-Unis d'Amérique fut la rébellion contre l'autorité du roi d'Angleterre. Le crime fondateur de la société à venir, si nous parvenons à survivre, se débarrassera des lois et institutions d'aujourd'hui. La catégorie du crime comprend tout ce qui excède les limites d'une société, son pire comme son meilleur. Chaque système est hanté par tout ce qu'il ne peut pas incorporer ou contrôler. Chaque ordre contient les graines de sa propre destruction.



Rien ne dure toujours, ceci vaut également pour les empires et les civilisations. Mais qu'est-ce qui pourrait surpasser celle-là ? Peut-on imaginer un ordre qui ne soit pas fondé sur la division de la vie en ce qui est "légitime" et ce qui ne l'est pas, entre ce qui est légal et criminel entre des dirigeants / dominateurs et des dirigés / opprimés ? Que pourrait bien constituer *le dernier crime* ?

L'Anarchie est ce qui se passe où que ce soit quand l'ordre n'est pas imposé par la force. C'est la liberté : le processus de constamment se réinventer ainsi que nos relations.

Tout processus ou phénomène se produisant librement, une forêt équatoriale, un cercle d'amis, notre propre corps, est une harmonie anarchique qui persiste et dure au travers un changement constant. Le contrôle pyramidal du haut vers le bas en revanche, ne peut être maintenu que par la force et la coercition : la discipline précaire de la retenue du bahut, la ferme usine dans laquelle pesticides et herbicides défendent des rangées stériles de maïs ou céréales génétiquement modifiés, la fragile hégémonie d'une superpuissance.

L'Anarchisme est l'idée que tout le monde a droit à une autodétermination complète. Aucune loi, aucun gouvernement ou aucun processus de décision ne sont plus importants que les besoins et les désirs des êtres humains. Les gens devraient être absolument libre de façonner leurs relations dans le cadre de leur complète satisfaction mutuelle et de se dresser et de se défendre contre quoi que ce soit s'ils le jugent nécessaire. L'anarchisme n'est ni un dogme ni un modèle. Ce n'est pas un système qui marcherait supposément s'il était bien employé, comme il est pensé de la démocratie ; ce n'est pas non plus un objectif à réaliser dans un futur plus ou moins lointain comme le communisme. C'est une façon d'agir et d'interagir que nous pouvons mettre en pratique là, maintenant, tout de suite. Se référant à tout système de valeur ou d'action, on peut commencer à demander : Comment distribue-t-il le pouvoir ?

Les Anarchistes s'opposent à toute forme de hiérarchie et toute affaire qui concentre le pouvoir entre les mains du petit nombre, tout mécanisme qui nous maintient à distance de notre véritable potentiel. Contre les systèmes fermés, nous apprécions grandement l'inconnu devant nous, le chaos en notre sein par lequel nous sommes capables d'être libres.

Quand nous voyons ce que les différentes institutions et les mécanismes de domination ont en commun, il devient clair que nos luttes individuelles font aussi partie de quelque chose qui

est bien plus grand que nous, quelque chose qui peut de fait nous connecter. Lorsque nous nous rassemblons sur la base de cette connexion, tout change : pas seulement nos luttes, mais aussi notre sens de l'accomplissement, notre capacité à exprimer la joie, la conviction profonde que notre vie a un sens. ***Tout ce dont nous avons besoin pour nous trouver est de commencer à agir en partant d'une logique différente.***

Ne nous accrochons pas à l'ancien monde !

Le secret... C'est de commencer !

